

Villes et Pays d'art et d'histoire
Lille, Lomme, Hellemmes



laissez-vous conter
Saint-Maurice Pellevoisin

laissons la parole aux habitants...



« La richesse de Saint-Maurice Pellevoisin, c'est la diversité de ses habitants et de ses architectures, de la Cité Saint-Maurice au Parc Saint-Maur, en passant par la rue Gounod. Un quartier où on se déplace à pied et où les gens se saluent dans la rue. »



© SVAH (Ville de Lille)



© Ghislaine Coulon



« Quand on descend vers la gare, quelles perspectives !!! C'est tout moderne, c'est tout neuf, on se croirait dans un jeu vidéo pour enfants ou dans *La Guerre des étoiles* ! Je trouve ça...futuriste ! »



© SVAH (Ville de Lille)



© SVAH (Ville de Lille)

« Pellevoisin, c'est une montagne ! Il suffit de remonter du marché à vélo pour s'en apercevoir. Et là-haut, il y a de l'air, de la verdure, des arbres... »



© Patrick Simoens



© SVAH (Ville de Lille)



© SVAH (Ville de Lille)

Lille est composée de dix quartiers aux contours administratifs bien définis dont l'existence semble immuable : le calme de la période actuelle cache des évolutions historiques mouvementées qui ont accompagné l'expansion de la ville contemporaine.

Entre rivalité et proximité, les communes proches se sont ralliées à la grande ville voisine pour mieux affirmer leur identité. Longtemps englobé dans la commune de Fives, le quartier de Saint-Maurice Pellevoisin occupe une hauteur au nord de Lille. Situé hors les murs, à l'extérieur des remparts de la ville, il a su préserver un aspect bucolique et verdoyant.

Avec en toile de fond les tours d'Euralille, le quartier présente aujourd'hui de multiples facettes patrimoniales, architecturales et paysagères qui témoignent de sa constante vitalité : fermes, brasseries, usines, courées, guinguettes

et serres horticoles ont laissé des traces dans le paysage urbain contemporain au côté des anciens châteaux de plaisance et de leurs parcs. Ce qui frappe aujourd'hui l'habitant ou le visiteur du quartier, c'est le charme dégagé par la cohabitation harmonieuse de styles très différents qui se juxtaposent au hasard des rues.

laissez-vous conter Saint-Maurice Pellevoisin vous invite à déambuler dans le quartier, le regard aiguisé par des textes écrits à plusieurs mains sur de nombreuses années au fil de multiples expositions. La commission « Animation, Culture, Patrimoine, Mémoire » de la Mairie de Quartier, assistée d'une historienne de l'architecture, elle-même ancienne habitante du quartier, et le service Ville d'art et d'histoire ont conjugué leurs recherches afin de vous faire partager leur passion pour Saint-Maurice Pellevoisin.

« On y trouve à la fois l'élégance des anciennes demeures bourgeoises et le dynamisme d'un quartier tourné vers l'avenir : de la rue Gounod aux tours d'Euralille, il y a un monde ! Sans compter la nouvelle médiathèque ! »



© SVAH (Ville de Lille)



Une campagne « hors les murs »

Les plans anciens nous renseignent sur l'évolution d'un territoire essentiellement rural, au relief légèrement accentué, situé au nord-est de la ville de Lille.

A l'origine, une grande partie des terres du quartier actuel appartient au prieuré de Fives dont la fondation se situe vraisemblablement entre 1104 et 1136. Le prieuré connu

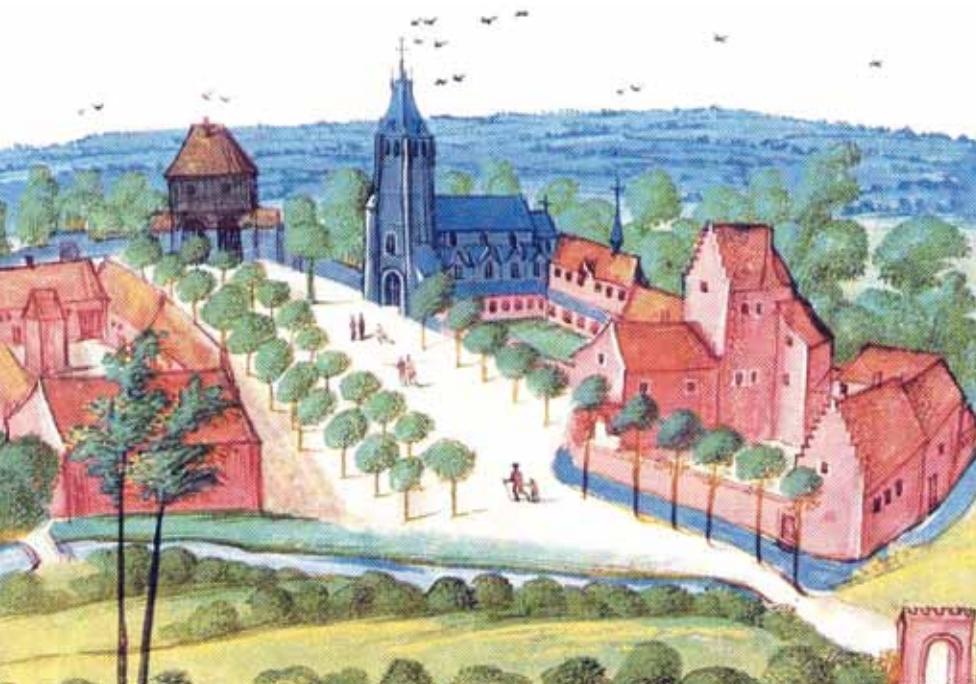
une prospérité considérable jusqu'à la Révolution française, où il fut détruit. Seuls les noms des rues qui entourent l'église actuelle, édifée au XIX^e siècle, attestent encore de son emplacement.

L'agencement de ce prieuré nous est assez bien connu grâce aux belles vues de Lille commandées par

le Duc de Croÿ et qui figurent dans un album daté de 1603. Nous disposons aussi des dessins préparatoires de Van der Meulen représentant le siège de Lille en 1667 et des illustrations de l'Atlas des plans terriers de Fives dressés en 1733.

Tous ces documents décrivent un bâtiment qui se déploie sur une vaste surface, entouré d'une « bonne muraille » et des canaux alimentés en « belle eau », par la Chaude Rivière ou Becquerel.

Deux voies de circulation importantes structurent le territoire. Le grand chemin de Lille à Roubaix croise une voie qui se déploie de part et d'autre de ce premier axe : au nord, elle se nomme « le grand chemin du moulin de la Louvière au Buisson Valemcamp », au sud, « le chemin de la Louvière ». Ce sont les actuelles rues du Faubourg-de-Roubaix, de la Louvière et Saint-Gabriel.



Détail de la planche sur le prieuré de Fives

Album des Ducs de Croÿ, 1603

© Archives départementales du Nord

Un lieu stratégique

Au début du XVIII^e siècle, les limites du territoire qui deviendra le quartier de Saint-Maurice Pellevoisin sont mal définies. Cette campagne vallonnée garde un véritable aspect champêtre. L'essentiel du paysage est composé de censes (nom donné

aux métairies dans certaines parties de la France et de la Belgique) et de terrains marécageux parcourus de piedsentes (sentiers praticables à pied). Certains noms anciens de hameaux sont parvenus jusqu'à nous (Le Buisson, Mont en Baroeul).



Le roi Louis XIV assiste au siège de Lille, ouvert le 18 août 1667 devant la porte de Fives. Au second plan, le prieuré de Fives.

Le siège de Lille en 1667, Van der Meulen
© Musée des Beaux-Arts de Dijon

Au pied du Mont en Baroeul, figurent le Chemin de Roubaix et le Buisson.

« Lille et ses environs augmentée de ses fortifications depuis 1707 jusques et compris 1716 »

Archives départementales du Nord
© Jean-Luc Thieffry



Les hauteurs du Buisson ont toujours représenté un point stratégique à occuper en priorité lorsque l'on attaquait la ville de Lille. En 1667, quand la cité, alors possession espagnole, fut assiégée par Louis XIV, une partie des troupes françaises s'installa dans le secteur, le long d'une ligne qui s'étendait de Marquette à Hellemmes. La bataille fit de nombreux morts que l'on enterra sur place. Un peu plus tard fut élevé en leur mémoire un calvaire qui prit le nom de Dieu-de-Marcq. Il se dresse toujours à l'angle des rues actuelles de la Louvière et du Ballon.



«Quand la guerre fut finie, en mémoire des combattants tués et près de l'endroit où ils étaient morts pour la patrie, on éleva comme monument funèbre un calvaire, et on l'appela Dieu-de-Marcq, parce qu'il se trouvait près de la route qui conduit à cette commune. [...]

Delrue (chanoine), *Monographie de St Maurice des Champs*, Lille, 1904



Calvaire du Dieu-de-Marcq, Paul Duthoit
© Collection privée



Fives et son faubourg Saint-Maurice : histoire d'une rivalité

Depuis la Révolution française, Fives et le faubourg Saint-Maurice-des-Champs constituaient une seule commune. La révolution industrielle et l'arrivée du chemin de fer vont alimenter une rivalité au sein du territoire. Sous les mandats du maire Louis Richebé (1815-1848 ; 1848-1857), Fives voit s'implanter de nombreuses

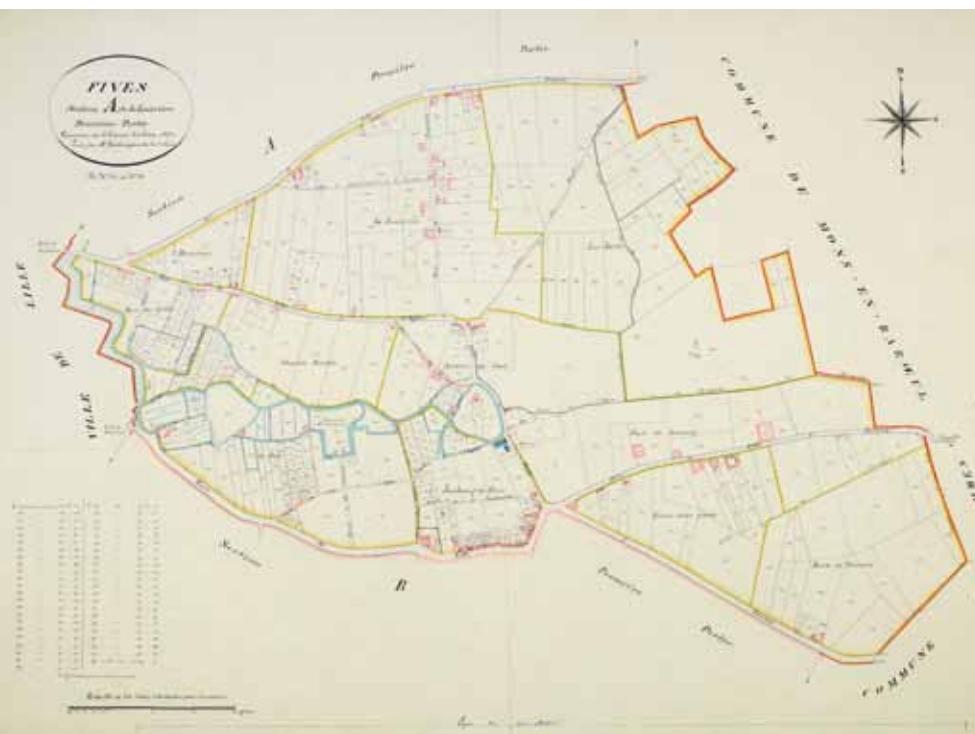
industries et sa population est multipliée par 5, comptant, en 1850, 500 habitants de plus que Saint-Maurice, où les fermes et les résidences de villégiature ont préservé un environnement plus bucolique. Ce déséquilibre démographique et social suscite des disparités qui alimentent les tensions.

Lille, une ville voisine à l'étroit dans ses fortifications

Dès la première moitié du XIX^e siècle, Lille, enserrée dans ses fortifications, cherche avidement à s'étendre. L'enceinte bastionnée, que le Ministère de la Guerre considère comme intangible, constitue une contrainte physique qui empêche la croissance industrielle et démographique de la ville.

Dès 1834, la ville projette de s'agrandir sur une bande de 38 ha vers Wazemmes mais le projet est ajourné. Il faut attendre juillet 1858 pour que le Ministère de la Guerre autorise enfin de repousser les fortifications du sud de la ville pour englober Wazemmes, Esquermes et Moulins.

Au nord, les fortifications sont maintenues sur les limites qui correspondent actuellement à la Porte de Roubaix mais l'extension *extra-muros* vers Fives intéresse la Ville de Lille.



Le sud du faubourg Saint-Maurice apparaît ici, intégré à la commune de Fives.

« **Tableau d'assemblage, plan cadastral parcellaire de la commune de Fives, 1829** » Planche 3

© Bibliothèque municipale de Lille



« Voyage aérien en France », Lille. Vue prise au-dessus du Faubourg de Paris, entre 1845 et 1863
Dessiné par Philippe-Marie Chaperon (1823-1907), Lithographie de G. Chuller

© Collection Musée de l'Hospice Comtesse

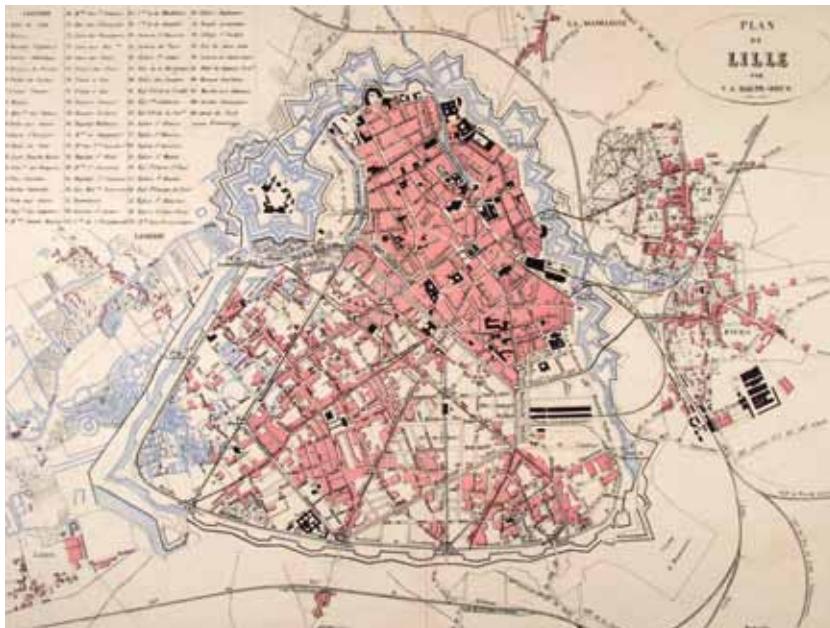
Gare de Fives

A Fives, arrivèrent dès 1842 les premières lignes ferroviaires venues de Belgique puis de Paris, favorisant les échanges de marchandises et le développement industriel de la commune. Lorsqu'en 1846 le chemin de fer arrive à Lille, il ne s'arrête pas au cœur de la ville, mais dans ses abords, à Fives. En effet le chemin de fer ne peut entrer dans Lille, le Génie militaire refusant de percer les remparts pour le passage

des lignes. Un petit débarcadère provisoire en bois est installé *extra-muros* à Fives, rue du Grand-Balcon (aujourd'hui détruite pour permettre le percement du boulevard périphérique), en attendant la construction d'une gare à l'intérieur de Lille.

Cette station de Fives accueille le service des voyageurs jusqu'au début de l'année 1848. Les journées révolutionnaires de février ont raison de ses fragiles matériaux. Une brèche sous voûte ayant été percée dans les remparts, la gare intérieure de Lille est opérationnelle en avril. La gare de Fives, simple station de passage, n'accueillera plus que des marchandises et certains ateliers techniques de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord.

Le rattachement de Saint-Maurice à Lille



Plan de Lille agrandie (Malte-Brun)

Planche 3

© Archives départementales du Nord

Cernée par ses voisines ambitieuses, une partie de la population de Saint-Maurice se sent délaissée. Plusieurs faits alimentent les tensions entre Fives et Saint-Maurice qui atteignent leur paroxysme entre 1850 et 1858. En 1858, seule la partie fivoise possède l'éclairage public, les écoles, l'église principale, la salle d'asile (ancêtre de la crèche et de la maternelle), la caserne des pompiers et une gare. Refusant ce déséquilibre, 175 habitants de Saint-Maurice, groupés autour d'Edouard

Delecroix, protestent auprès des autorités contre cet « état d'abandon ». Ils réclament l'autonomie ou le rattachement de leur quartier à Lille « à titre de Banlieue », comme Wazemmes, Moulins et Esquermes.

La réunion extraordinaire du Conseil municipal de Lille, organisée le 15 juillet 1858, fait écho à leurs revendications.

En octobre, Fives et Saint-Maurice sont rattachés à Lille et sont désormais considérés comme des quartiers indépendants.

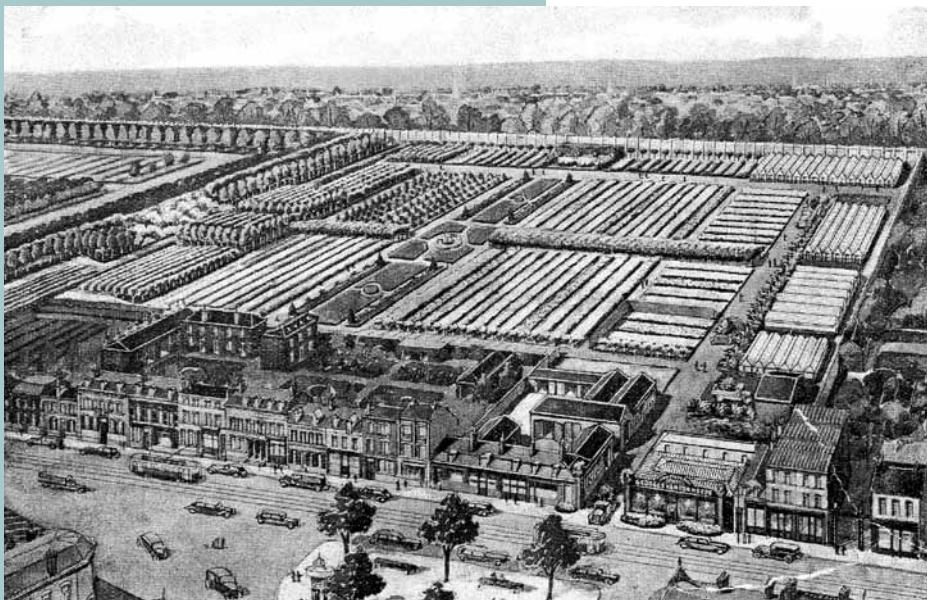
Le bénéfice partagé de l'agrandissement lillois

En définitive, chaque partie bénéficie de l'agrandissement lillois. Lille peut étendre son territoire et entame la mutation industrielle et commerciale qui en fera la « capitale des Flandres » et la placera « au rang des premières de l'Empire ». Pour Fives, la suppression de l'octroi lève les taxes qui pesaient sur ses industries et ses affaires. Quant au faubourg Saint-Maurice, il y gagne davantage de considération et voit, en particulier au Buisson, sa population augmenter au point qu'on y créera la paroisse de Pellevoisin en 1906.

De l'héritage militaire aux opportunités foncières

Au pied du rempart nord, qui ne sera démantelé qu'après 1919, une large zone *non aedificandi* continuera de séparer Lille de Saint-Maurice. Les maisons y sont construites en bois afin de pouvoir être détruites rapidement en cas de conflit. Le carrefour Labis, tout en bas de la rue du Faubourg-de-Roubaix, marquait alors l'entrée du territoire de Saint-Maurice, avec ses guinguettes, ses marbriers et ses horticulteurs.

En 1985, à l'initiative de Pierre Mauroy, le déclassement des derniers terrains militaires demeurés jusque là inconstructibles, permettra l'aménagement d'Euralille aux portes du quartier. Les actuels projets d'urbanisme sur ce territoire témoignent de sa perpétuelle métamorphose.



Une histoire industrielle oubliée

Dès le début du XIX^e siècle, Saint-Maurice connaît un essor industriel comparable à celui de Lille, Fives, Moulins ou Wazemmes. L'arrivée du chemin de fer à partir de 1842 modifie profondément les circuits d'approvisionnement en matières premières et de commercialisation des produits finis.

Dès lors, quelques grandes filatures de lin et de coton se succèdent à Saint-Maurice, majoritairement dans les rues des Guinguettes et du Faubourg-de-Roubaix.

Le paysage industriel est alors très changeant : rares sont les fabricants qui se maintiennent plus d'une vingtaine d'années comme c'est le cas de Cox et de Vantroyen (coton) ou de la fabrique de lin et d'étoupes Stevelynck-Delecroix, à l'angle de la rue de La Madeleine.

Les brasseries

La présence abondante de l'eau et la proximité de la nappe phréatique expliquent l'installation de nombreuses brasseries dans la seconde moitié du siècle : celle des frères Maes en 1881 et celle du Coq-Hardi en 1894, toutes deux rue de la Louvière.

Il y avait aussi des brasseries-maltes, comme celle qui fut fondée en 1874 par Calixte Dupont sur l'emplacement d'une ancienne briqueterie, en haut de la rue du Faubourg-de-Roubaix.



La brasserie Maes

La brasserie Maes Frères, près du site actuel de la clinique de la Louvière, fut fondée en 1881. Trois générations de Maes se succédèrent, jusqu'à la cession de l'entreprise familiale au Coq Hardi, suivie d'un arrêt d'activité en 1964. L'entreprise a occupé jusqu'à 40 personnes pour 40 000 hectolitres de production par an. La bière était distribuée aux particuliers et dans un réseau d'une quarantaine de cafés à l'enseigne «Maes Frères».

Propos recueillis auprès des descendants de la famille Maes

Les cuves de brassage
© Collection Bertrand Maes



La filature Cox

Edmond Cox avait introduit dans la région lilloise un coton très fin grâce auquel il concurrençait les fils anglais. Sa filature, implantée entre la rue Saint-Gabriel et l'actuelle rue Gounod, connut une réelle expansion entre 1835 et 1880, le nombre de broches passant de 14 000 en 1847 à 16 000 en 1860. La qualité du fil retors pour tulles et dentelles qu'il produisait lui valut des médailles d'or aux Expositions nationales de Paris (1839, 1844 et 1849) et des médailles de 1^{ère} classe aux Expositions universelles de Paris (1855) et de Londres (1867).

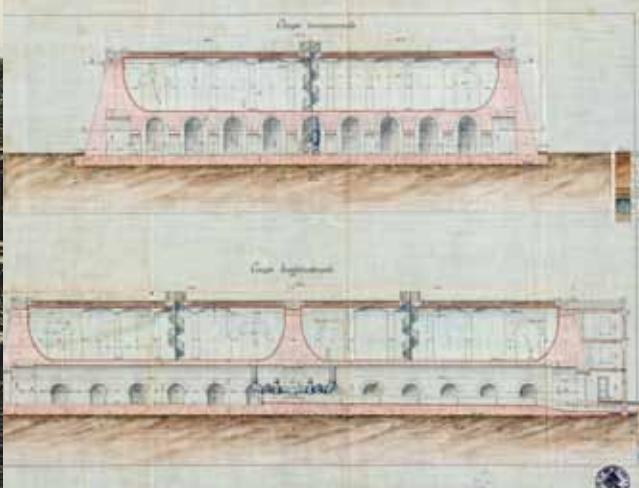
Affiche publicitaire
© Bibliothèque municipale de Lille

EDMOND COX & C^{ie} A LA LOUVIÈRE Les-Lille.





Brasserie Maes Frères
© Collection Bertrand Maes



Plan du réservoir
© Archives départementales du nord



Réservoir
© Cliché D. Palazova-Lebleu

Le réservoir de Saint-Maurice

L'approvisionnement en eau de Lille s'est longtemps effectué grâce à des puits ou des forages directs. A partir de 1863, l'organisation d'un réseau de distribution et d'évacuation de l'eau permet de minimiser les risques sanitaires liés à ces pratiques. Le réservoir de Saint-Maurice Pellevoisin, construit en 1886 par Alfred Mongy, alors directeur des Travaux municipaux, constitue l'un des maillons du réseau d'eau potable de la ville. Il a une capacité de 9 500m³, répartis en deux compartiments rectangulaires.

Le réservoir, du type « plat maçonné », mêle différentes traditions de l'architecture régionale. Par sa puissance, il évoque l'architecture militaire du XVII^e siècle, plus particulièrement les fortifications bastionnées de la Citadelle.



Réservoir
© Cliché D. Palazova-Lebleu



Les guinguettes

«Il vaut mieux revenir par la rue des Guinguettes ; voilà, au moins, un mot qui n'éveille que des idées joyeuses. [...] Les cabarets y abondent, alternant avec les innocents jardinets où, le dimanche, les affairés de la ville vont, en bêchant leurs plates-bandes, se délasser des ennuis de la semaine.»

Chon, François, *Promenades lilloises*, Lille, 1888, p.258-266



Parmi les nombreuses guinguettes du quartier, les plus courues étaient la guinguette Labis, le Palais Saint-Maurice et la Funquée. On y dansait, on y mangeait des gaufres, on y buvait de la bière ou du lait...

Fonds Carlos Bocquet
© Archives départementales du Nord



L'habitat ouvrier

Densification du tissu urbain et habitat ouvrier

Les vagues successives de l'industrialisation au XIX^e siècle entraînent une densification du tissu urbain et attirent de nombreux travailleurs autochtones et étrangers. Or l'habitat existant ne suffit pas, ce qui engendre la multiplication de logements insalubres. Promiscuité, entassement et absence d'hygiène caractérisent les conditions de vie des ouvriers de l'époque.



Courée, rue d'Ath
Fonds Carlos Bocquet
© Archives départementales du Nord

Différents types d'habitat

Les « courées en cœur d'îlot » sont presque toujours le fruit des visées spéculatives de propriétaires peu scrupuleux cherchant à rentabiliser au maximum la surface du jardin ou de la cour situés à l'arrière de leur maison. La courée ne communique avec la rue que par une allée étroite ou un couloir.

Le « rang ouvrier », organisé en front-à-rue, est constitué de maisons individuelles accolées

les unes aux autres dans la répétition contiguë d'un même modèle. Souvent créé à l'initiative des patrons de l'industrie, cet habitat se situe en général dans le proche voisinage de l'usine.

Suite aux émeutes de 1848 et sous l'impulsion des doctrines sociales de Charles Fourier (1772- 1837), Louis-Napoléon Bonaparte promulgue le 13 avril 1850, au début de sa Présidence, la première loi sur l'assainissement

du logement ouvrier et l'interdiction des logements insalubres. Au début du Second Empire, les décrets des 22 janvier et 27 mars 1852 affectent à l'amélioration des logements ouvriers dans les cités manufacturières les dix millions de francs récupérés par la confiscation des biens de la famille d'Orléans.

Plusieurs cités ouvrières sont alors érigées en France mais cette mesure reste insuffisante, tant les besoins sont importants. La construction demeure majoritairement tributaire de l'initiative privée.

Fondée avant la Première Guerre mondiale par l'abbé Henri Lestienne, l'œuvre des cités-jardins offre dans le quartier Saint-Maurice un exemple remarquable de l'habitat ouvrier des années vingt.

La cité-jardin de la rue Saint-Luc

« Situé rue Saint-Luc, en pleine campagne, le groupe de maisons destinées à de jeunes ménages ayant au moins quatre enfants, âgés de moins de 16 ans, se présente sous l'aspect le plus riant, avec une disposition ingénieuse et commode, due au talent original et pratique de l'architecte, M. Paul Vilain. Ces immeubles, construits sur un terrain d'un hectare, sont complétés par un gentil et vaste jardin de 90 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur. Nous voilà loin du taudis que combattent à la fois la législation et surtout l'initiative privée.[...] »

Extrait de « L'inauguration d'un groupe de maisons de la Société des cités-jardins de Lille », *Le Grand Hebdomadaire illustré*, 27 mai 1928, p. 348.



Inauguration de la cité-jardin de la rue Saint-Luc

Le Grand hebdomadaire illustré

© Archives départementales du Nord



La cité ouvrière Saint-Maurice (1855-1954)

La Société Saint-Maurice

La construction de la cité ouvrière Saint-Maurice fut initiée par le propriétaire du terrain, André-Placide Fontaine-Guichard, qui l'avait acquis le 30 mars 1853. La première pierre fut posée le 18 août 1854 et une Société Saint-Maurice, groupant d'autres propriétaires et commerçants du quartier autour de Fontaine-Guichard, fut constituée en juin 1855 pour assurer l'érection, l'entretien et l'exploitation future de la cité. Le projet consistait à assurer aux ouvriers un logement convenable et une habitation à bon marché.

Conformément aux décrets de 1852 sur l'amélioration du logement ouvrier, l'Etat accorde une subvention de 94 000 francs à condition que la Société s'engage à fournir des locations à prix réduit pendant 99 ans.

Un projet de qualité

François Colpaert, l'architecte chargé de l'érection de la cité entre la voie ferrée et la rue des Hautes-Voies (actuelle rue de la Cité, près du marché Caulier), avait prévu trois types de logements : des maisons simples ou doubles pour les familles et un immeuble de trois étages pour les célibataires. Le projet comportait également un restaurant collectif au centre de la cour de la cité, des lavoirs et des bains sur le côté droit et, répartis sur le pourtour, quatre édicules contenant des latrines.

L'architecte avait particulièrement soigné le cadre de vie : pelouse dans la cour centrale, arbres le long des maisons et entrée monumentale sur la rue des Hautes-Voies par une enfilade de deux porches de style néo-classique, qui affichent une volonté marquée d'élever dans le quartier ouvrier de Saint-Maurice une construction exemplaire redéfinissant le programme habituel du logement ouvrier.



© SVAH (Ville de Lille)

© Patrice Rossez
Editions Alan Sutton





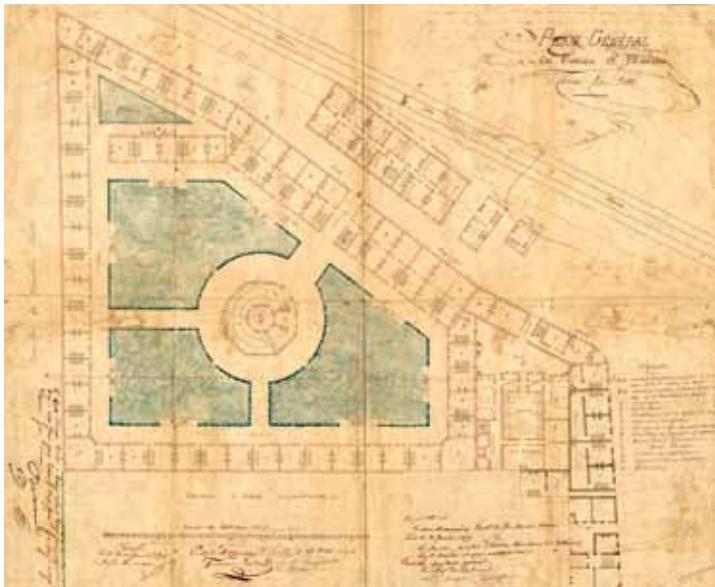
Règlement intérieur de la Cité Saint-Maurice 1859

Les locaux furent mis à la disposition des locataires à la fin de 1856. Un livret de location en définissait les conditions d'admission et le règlement intérieur. Seules ont été réalisées 64 maisons simples, le bâtiment des célibataires et les latrines mais le tout formait un ensemble harmonieux, exceptionnellement agréable à vivre pour l'époque.

Projet de l'architecte Colpaert

Plan masse

© Archives départementales du Nord, J1296/103



Les logements étaient presque tous loués à des journaliers, sauf quelques emplacements destinés à un usage commercial et une maison réservée au concierge. Le directeur gérant de la cité logeait au n°7 de la rue des Hautes-Voies.

Le loyer des maisons de la cité est de 10 francs par mois, ce qui reste modéré si l'on se souvient qu'en 1843 le loyer mensuel d'une chambre insalubre ou d'une cave à Lille était de 6 francs.

« Tout le monde n'est pas admis dans la Cité : il faut avant tout avoir été accepté comme locataire par une commission de surveillance sur la proposition du régisseur. Pour éviter les ménages interlopes, on exige que, lors de l'admission, tout locataire marié présente son acte de mariage. Nul ne peut non plus ni sous-louer ni avoir des logeurs ni suspendre ou étaler sans autorisation ses linges ou habillements contre les façades ou dans l'intérieur de la Cité ni placer sans autorisation des pots ou caisses de fleurs aux fenêtres extérieures des habitations ni avoir chez soi des animaux domestiques en état d'élevage. Les latrines y sont toujours fermées à clé et chaque maison a sa clé pour l'usage particulier des habitants qui en sont responsables.

Enfin, les locataires doivent rentrer chez eux et avoir leur maison ou habitation fermée à 11 heures du soir au plus tard. »



La rue du Faubourg-de-Roubaix, colonne vertébrale du quartier

En dépit du rattachement de Saint-Maurice-des-Champs à Lille, ce quartier gardera longtemps les traits d'un faubourg hors les murs, singularité qu'il partage avec Fives : ce fut à la fois un inconvénient et un avantage.

On ne peut imaginer à quel point les servitudes liées à la présence des remparts de Lille ont influé sur la vie du quartier. Dans l'ombre des épaisses murailles, la Porte de Roubaix était l'unique point de connexion avec la ville fortifiée.

La route qui en partait pour rejoindre Roubaix était régulièrement saturée par le mouvement des cargaisons industrielles et commerciales qui transitaient par « la route départementale n°14 », l'actuelle rue du Faubourg-de-Roubaix. La circulation des piétons et des voitures à cheval y était si dense que, dès le dernier tiers du XIX^e siècle, élus, habitants et usagers ne cessent de dénoncer ses engorgements fréquents, les accidents qui en découlent et la dévaluation des terrains qui la bordent.

Cependant ce territoire, déjà faiblement loti, pouvait s'étendre librement vers les hauteurs du Buisson. Il avait deux atouts essentiels que Lille *intra-muros* n'offrait pas : l'air et l'espace.

A l'écart de la ville, il demeurait facilement accessible grâce à la halte ferroviaire du pont du Lion-d'Or et au tramway à vapeur longeant la route de Roubaix qui, à partir de 1874, facilita la liaison avec le centre-ville.

Cet état de fait de la seconde moitié du XIX^e siècle a occasionné une certaine polarisation de l'habitat et des activités, qui se vérifie encore de nos jours. La partie sud du quartier, plus proche de Fives et de ses industries, ainsi que les terrains longeant

Fonds Carlos Bocquet
© Archives départementales du Nord

10. LILLE-FIVES — Rue du Faubourg de Roubaix



les remparts, ont été principalement occupés par des populations ouvrières.

Les abords de l'église, les parties hautes de la rue Saint-Gabriel, les rues de la Louvière et du Buisson ont longtemps attiré des bourgeois, qui venaient chercher délassément et quiétude dans leurs « campagnes ».

A partir de 1870, l'implantation de la briqueterie – remplacée par le Grand Séminaire en 1931 – a encouragé l'établissement de maisons ouvrières dans les rues adjacentes. De nouveaux programmes voient le jour durant l'entre-deux-guerres.

Dans les années 1960 et 1970, et plus récemment encore, des immeubles d'habitations à loyer modéré ont maintenu la présence de locataires à revenus modestes.



Place Désiré-Bouchée

En 1905, une vaste zone de servitudes défensives proche des remparts devient officiellement constructible par décision des autorités militaires.

Parmi les premiers à saisir cette opportunité, deux propriétaires de terrains bordant la place Désiré-Bouchée, que les « anciens » nomment « place Blanche », font appel à l'architecte Armand Lemay pour édifier des maisons à usage d'habitation et de commerce.

L'état actuel de l'édifice situé à l'angle de la rue du Faubourg-de-Roubaix ne permet pas de discerner les caractéristiques stylistiques voulues par son auteur. La maison voisine est plus éloquente. Elle domine la place tant par sa taille que par sa polychromie. Les couleurs chaudes des briques vernissées, les fers en volutes et en lignes désarticulées, les motifs végétaux des mosaïques et les légères lucarnes retroussées évoquent l'influence de l'Art nouveau. Ces éléments traduisent par ailleurs l'allégresse et le caractère champêtre qui faisaient la réputation du quartier.



Maison à usage d'habitation et de commerce. Ferronneries de la porte d'entrée, détail

A. Lemay architecte, à partir de 1905, état actuel
© Cliché D. Palazova-Lebleu

Plan d'après mesurage d'une parcelle de terrain place Désiré-Bouchée

Optat Despagne, géomètre-expert, 31 octobre 1905
© Archives départementales du Nord, I39 J 5B
Cliché D. Palazova-Lebleu

Vue sur la place Blanche depuis la rue du Faubourg-de-Roubaix

Carte postale, s.d. © Archives départementales du Nord

La place Blanche

© Cliché D. Palazova-Lebleu

Le Buisson

Au début du XX^e siècle, les voies les plus anciennes et les plus peuplées (rues du Faubourg-de-Roubaix, Saint-Gabriel, de la Louvière et du Buisson) étoffent leurs rangs de nouvelles constructions. Vers les hauteurs du Dieu-de-Marcq et de l'avenue Saint-Maur (dénommée dans sa partie lilloise avenue Émile-Zola), pâtures, champs de betteraves et de céréales sont encore nombreux. Rue du Buisson, en face de l'actuelle rue Alphonse-Leroy, la « campagne » du brasseur Masse-Meurisse contribue au caractère verdoyant du secteur et confirme sa faible occupation.

Derrière ces apparences, la situation commence cependant à changer avec l'arrivée du Grand Boulevard, qui englutit dans sa course beaucoup de terrains agricoles et suscite de nouvelles constructions. Ses abords champêtres ne cesseront de s'amenuiser après son ouverture à la circulation en 1909.

De nouvelles voies sont ouvertes pour connecter le quartier à l'ouvrage, par exemple la rue Marcel-Semhat, réalisée après 1918, tandis que les rues préexistantes comme l'actuelle avenue Émile-Zola gagnent en attractivité.



Plus à l'est, à la limite actuelle entre Lille et Marcq-en-Barœul, les terrains cultivés sont encore nombreux malgré une démographie croissante depuis la fin du XIX^e siècle. Dans ses premiers avant-projets de « l'église du Buisson », en 1904, l'architecte Louis-Marie Cordonnier (1854-1963) doit composer avec un damier de terrains que se partagent des propriétaires privés et le Bureau de bienfaisance de Lille.



Fonds Carlos Bocquet
© Archives départementales du Nord

Si l'existence des rues du Buisson, du Bois et Faraday y est déjà avérée, c'est le vaisseau culturel et son parvis qui dicteront l'ouverture des rues Auguste-Mourcou et Alphonse-Leroy, dont l'aménagement se prolongera bien après la Première Guerre mondiale. Les habitations de ce secteur témoignent de plusieurs manières de bâtir, de l'éclectisme sobre du XIX^e siècle aux sensibilités géométriques des années 1930.

Plusieurs réalisations Art Déco donnent à la rue Alphonse-Leroy un caractère particulier. L'école Anatole-France elle-même, dessinée par l'architecte Léonce Quesnoy, illustre parfaitement ce courant.



Rang de maisons de l'entre-deux-guerres, rue Marcel-Sembat. Etat actuel (à gauche)

Maisons de l'avenue Emile-Zola. Etat actuel

(ci-dessus)

© Clichés D. Palazova-Lebleu



Groupe scolaire, rue Alphonse-Leroy

Léonce Quesnoy architecte, 1926-1931

Etat actuel

© Cliché D. Palazova-Lebleu

Du jardin de la Funquée au Parc Saint-Maur

Le jardin de la Funquée était une guinguette réputée qui attirait les Lillois par l'excellence des gaufres qu'on y servait et les méandres de son labyrinthe. Le vaste ensemble du Parc Saint-Maur, construit dans les années 1960 sur cet emplacement, reprend le plan de ce labyrinthe dans la disposition de ses immeubles.

Organisé en tours ou en barres afin de loger un maximum de populations, l'habitat des années

1960 poursuit la recherche d'un ensoleillement constant et optimal. La paroi est amplement ajourée ou complètement désagrégée, afin de laisser l'air, la lumière et la nature envahir les espaces de vie.

La longévité de la Résidence du Parc Saint-Maur et l'intérêt toujours constant qu'elle suscite prouvent à eux seuls la qualité et la fonctionnalité de ce grand ensemble, dû à deux virtuoses locaux de l'architecture collective, Jean Dubuisson et Guy Lapchin.



Fonds Carlos Bocquet
© Archives départementales du Nord

© SVAH (Ville de Lille)

Ambiances architecturales et paysagères

Si elles ont perdu leurs établissements industriels, les rues du quartier gardent de nombreux exemples de l'habitat le plus répandu de la seconde moitié du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale. Les maisons de deux ou trois niveaux accolent en rangs

serrés leurs façades et leurs jardins en lanières. Qu'elles soient classiques, néo-gothiques ou plus pittoresques, elles illustrent le courant éclectique qui gouvernait la production architecturale à la veille de la Grande Guerre, voire au-delà pour certaines réalisations.



Arbre du Parc Barberousse
© SVAH (Ville de Lille)



Rang de maisons de la rue de la Louvière datant du début du xx^e siècle. État actuel

Propriété de la rue de la Louvière, 1909, détail
© Clichés D. Palazova-Lebleu

La rue de la Louvière

La rue de la Louvière présente de nombreux exemples pittoresques des goûts en vigueur au début du XX^e siècle. Que ce soit dans la manière de souligner les ouvertures ou de jouer avec les matériaux, les architectes (jusqu'à présent non identifiés) se sont efforcés de renouveler la formule traditionnelle de la maison de faubourg.

Arborant fièrement la date 1909 dans un cartouche peint, une des demeures de la rue cultive la ressemblance avec les blasons des grandes familles. L'artiste joue avec les motifs peints et des éléments en relief pour composer un trompe-l'œil dont les couleurs contrastées sont les alliées.

Parcs et jardins

Comme Lomme, Lambersart, Saint-André et certains quartiers de La Madeleine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Saint-Maurice faisait partie des territoires qu'appréciaient les grandes familles bourgeoises pour ses terrains abordables et spacieux. À l'instar des Decoster-Droulers et de leur château des Buissonnets, construit par l'architecte Auguste Mourcou en 1869, les familles du monde de l'industrie et des affaires y implantaient leurs « campagnes », vastes demeures dans lesquelles elles avaient l'habitude de passer la « belle saison ». Par des renvois soignés à l'architecture classique, ces châteaux de plaisance affichaient un certain appareil et une filiation avec les demeures aristocratiques du XVIII^e siècle français.



Du château de plaisance à la Mairie de Quartier

« En descendant vers Lille, à droite et à gauche, jusqu'à l'estaminet du Chevalier Français et jusqu'aux glacis, on côtoie une suite de propriétés aux superbes ombrages qui, pour la plupart, remplacent d'anciens établissements industriels. Dans la direction contraire, tout le long de la rue de la Louvière et de la rue Saint-Gabriel, plusieurs familles des plus considérées et des plus considérables ont leurs résidences d'été, là où jadis on ne voyait que des plaines cultivées ou des fermes qui régalaient nos citadins du lait de leurs vaches, des fruits de leurs vergers ; ailleurs, des terrains vagues ont été transformés en rues populeuses. La proximité des grands services du chemin de fer a nécessairement attiré l'industrie vers le faubourg de Tournai (Fives), et St-Maurice, où les fabriques sont de plus en plus clairsemées, est devenu un lieu de plaisance préféré par les Lillois qui cherchent la tranquillité sans s'éloigner de la ville. »

Extrait de la vingt-troisième promenade, avril 1886, Saint-Maurice *extra-muros*

Chon François, *Promenades lilloises*, Lille, 1888, p.258-266

Vue de l'intérieur du château

Photographie
© Collection privée Brabant-Droulers



Le parc Barberousse derrière l'actuelle Mairie de Quartier

© SVAH (Ville de Lille)



Le jardin botanique

Jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle, le jardin botanique de Lille se situait rue Saint-Jacques.

Les serres devenant trop petites, les palmiers qui faisaient la fierté de la ville sont transférés dans la rotonde du Palais Rameau, inauguré en 1879.

Parallèlement, de nouvelles serres sont édifiées entre le cimetière de l'est et l'actuelle avenue du Maréchal-Leclerc à La Madeleine, sur le territoire de Saint-Maurice. Le jardin botanique y reste jusqu'à l'ouverture de l'actuel Jardin des Plantes en 1948.

Seuls le square situé entre la rue du Maréchal-Leclerc et la rue du Ballon, une ancienne serre en bois et la maison du gardien en rappellent l'ancienne existence.

L'ancien jardin botanique

Carte postale, s.d.

© Archives départementales du Nord, 30 Fi JARDIN_020



Traces de l'ancien jardin botanique : la maison du gardien et une serre. Etat actuel

© Cliché D. Palazova-Lebleu



Avenue des Lilas et rue Gounod



En 1896, madame veuve Bonduelle-Lessaffre devient propriétaire d'un important terrain attenant à la rue du Faubourg-de-Roubaix, à mi-chemin entre l'église Saint-Maurice-des-Champs et le pont du Lion-d'Or. L'année suivante, selon le chanoine Delrue, curé de la paroisse, monsieur Charles Rogez achète à la famille Cazeneuve une propriété donnant sur la rue Saint-Gabriel. De ces deux transactions naissent trois voies privées, réglementées par un cahier des charges précis et confiées à de grands noms de l'architecture lilloise : l'avenue des Lilas, la rue Gounod et la rue Véronèse, témoins essentiels de l'éclectisme lillois.

Avenue des Lilas

L'architecte Émile Vandenberghe (1827-1909) réalise l'avenue des Lilas, au tournant du siècle, avec son élève Léonce Hainez (1866-1916). Le travail fondamental de Vandenberghe sur les matériaux (brique, bois, fer, fonte, verre) fait vibrer plusieurs cordes stylistiques, non sans quelques emprunts à l'Angleterre du XIX^e siècle où il a travaillé. Selon les préceptes de son maître, le rationaliste Henri Labrouste (1801-1875), toutes ces architectures sont le fruit d'une relation intime entre structure et décor, sans fioritures ni placages.

Rue Gounod

Hormis quelques œuvres des architectes Dehaut, Duclermortier et Pouillet, l'intégralité des habitations de la rue sont conçues et réalisées par Armand Lemay à partir de 1903. La quantité importante de constructions n'entame en rien le soin accordé au traitement des façades et à la diversité des détails. En effet, chaque maison possède son caractère sans compromettre l'unité de l'ensemble. Les références à l'Art nouveau et à l'un de ses représentants belges, l'architecte Paul Hankar (1859-1901), constituent d'intéressants témoignages de l'appropriation de ce courant par un de ses pionniers lillois.





La rue Gounod.
Etat actuel
**Vues sur quelques
maisons** (page 24)
Détails décoratifs
(page 25)
© Clichés SVAH
(Ville de Lille) et
D. Palazova-Lebleu

**L'avenue
des Lilas.**
Etat actuel
© Cliché
D. Palazova-Lebleu

Armand Lemay (1873-1963)

Journal officiel de l'exposition de Lille, 1902
© Bibliothèque municipale de Lille, Jx.163
Cliché D. Palazova-Lebleu



Quelques-unes de ses réalisations :

**Maison de proue, angle bd Carnot
et rue de la Clef, c.1911**

Palais lillois de l'Automobile, 1928

© Clichés D. Palazova-Lebleu



Maison du Peuple « L'Union de Lille »
carte postale s.d.
© Collection privée

Armand Lemay

La viabilisation et la réputation de Saint-Maurice doivent beaucoup à l'architecte lillois Armand Lemay (1873-1963) qui y a laissé beaucoup de réalisations. Très actif dès l'obtention de son agrément en 1898, cet adroit praticien construit sa carrière loin des concours et des programmes officiels. Son talent, soutenu par l'audace de ses 25 ans, fait de sa première commande un exemple marquant de l'architecture lilloise. La Maison du Peuple L'Union (1898-1902) conjugue l'étonnante maîtrise technique du béton armé, breveté l'année même du démarrage des travaux, à la stylistique Art nouveau. Les élévations intérieures, aujourd'hui disparues, étaient un des premiers exemples lillois de ce courant. A l'occasion de l'Exposition internationale de Lille

en 1902, dont il est l'architecte, Armand Lemay se rapproche de quelques représentants de l'industrie et des affaires. L'année suivante, il entame la réalisation de la rue Gounod sur les terrains de la famille Bonduelle-Lesaffre.

Armand Lemay a laissé une production abondante et variée, d'abord à titre personnel puis en association avec son fils, également nommé Armand Lemay (1901-1957), durant l'entre-deux-guerres. Les immeubles de rapport du Boulevard Carnot (c. 1911), l'hôtel Bellevue (actuellement partagé avec le Furet du Nord, c. 1912), l'hôtel Carlton (c.1925) et le Palais lillois de l'Automobile (angle rue des Arts et rue Anatole-France, 1928) figurent parmi ses œuvres les plus connues.

Église Saint-Maurice-des-Champs



L'église Saint-Maurice-des-Champs a été agrandie (1877-1879) et pourvue d'une riche parure de vitraux de Charles Levêque, peintre verrier à Beauvais. La façade occidentale comprend quatre verrières de Charles Gaudélet réalisées sur des dessins de Bruno Chérier (1818-1880). Cette église a été entièrement restaurée en 2003-2004 par la Ville de Lille et la paroisse.

© Clichés Héliène Claudel

À l'issue d'une longue bataille avec Fives, les habitants de Saint-Maurice décident de construire une église sur leur territoire. Le terrain, à l'angle de la rue Saint-Gabriel, est offert par la famille de l'industriel Virnot, dont le château s'élevait rue du Faubourg-de-Roubaix. La première pierre est posée en juin 1853. Le financement est assuré par souscription mais la construction est arrêtée à plusieurs reprises par manque de fonds.

En 1858, l'église est achevée et sa monumentale façade, où un parement de pierre recouvre la paroi de briques, focalise les regards avec ses trois pignons. Elle ne sera pourtant ouverte au culte qu'en 1860.

Le style néo-gothique de l'édifice exprime la tendance dominante à l'époque en matière d'architecture culturelle. Il illustre également la trajectoire professionnelle de son architecte, Charles Leroy (1816-1879), qui en a fait son style de prédilection. Outre l'église Saint-Maurice-des-Champs, Notre-Dame-de-Fives, et surtout la cathédrale Notre-Dame-de-la-Treille, dont il remporte le concours international en 1856, sont des exemples lillois de son abondante production.

Notre-Dame-de-Pellevoisin

La paroisse de Pellevoisin fut créée en 1906 en raison de la démographie croissante dans le secteur du Buisson, autrefois « coin de campagne ». Son nom provient du village de Pellevoisin, dans l'Indre, où, en 1876, une jeune femme nommée Estelle Faguette fut guérie de la tuberculose après avoir vu la Vierge. Le culte de Notre-Dame de Pellevoisin fut autorisé par l'évêque de Bourges dès 1877. Une fresque rappelle la scène du miracle dans le chœur de l'église lilloise.

La pose de la première pierre de l'édifice eut lieu en août 1909, quatre ans après la promulgation de la loi sur la séparation des Églises et de l'État en 1905, et le bâtiment fut achevé en 1911. Cette église est l'œuvre du célèbre architecte régionaliste Louis-Marie Cordonnier (1854-1940), auteur de nombreux hôtels de ville et lieux cultuels de la région. Notre-Dame-de-Pellevoisin rompt avec son style de prédilection, qui traduit autant qu'il façonne l'identité architecturale du Nord de la France. Impliqué dans le projet dès 1904, Louis-Marie Cordonnier réalise plusieurs avant-projets où il mêle des influences venues du Moyen Âge.

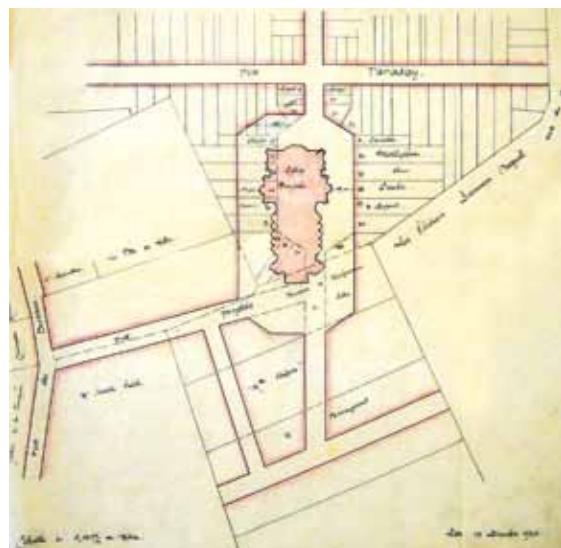
Il prend ses distances avec le néo-gothique de l'église Saint-Maurice-des-Champs, qu'il a lui-même pratiqué, pour se tourner vers un éclectisme médiéval ponctué de références romanes et byzantines. Combinées à une audacieuse structure en béton armé, elles donnent à l'ensemble un aspect épuré qui souligne la disposition des espaces liturgiques. A l'extérieur, la paroi laissée nue invite au recueillement mais confère à l'ensemble une robustesse et une puissance qui contribuent à renouveler l'expression de la piété dans une société désormais laïque. Pour Louis-Marie Cordonnier, cette œuvre inaugure une nouvelle voie esthétique et structurelle que l'architecte poursuivra après la Première Guerre mondiale, notamment à Notre-Dame-de-Lorette à Ablain-Saint-Nazaire (1920-1927) ou à la basilique Sainte-Thérèse de Lisieux (1927-1954).



Etat actuel
© Cliché D. Palazova-Lebleu



Etude de la façade principale, Louis-Marie Cordonnier arch., 1^{er} mars 1910
© Archives départementales du Nord, 136 J 218



Plan d'implantation, Louis-Marie Cordonnier arch., 14 décembre 1904
© Archives départementales du Nord, 136 J 218

Le Grand Séminaire de Lille



Vue aérienne sur le Grand Séminaire

© Altimage (Philippe Frutier)



«Quoique moderne, le séminaire de Lille n'est pas une de ces constructions que d'aucuns prétendent outrancières. Les architectes Vilain et Serex ont voulu rester dans des lignes traditionnelles et tenir compte, d'une certaine manière, de l'architecture du pays. L'ossature est en ciment armé, le revêtement en briques roses. L'ensemble a la forme d'un Z : disposition qui permet d'éviter les mauvais vents et de recevoir, le plus longtemps possible, les rayons du soleil. Les façades sont variées, et ce n'est pas un des moindres agréments que de découvrir, à mesure que l'on tourne autour des bâtiments, des perspectives nouvelles. [...] Ordre et harmonie, telle est l'impression qui se dégage dès la première visite.»

Ernest Lotthé, *Le Grand Séminaire de Lille. Art et mystique*, Lille : S. N. E. A. Héliogravure : S.I.L.I.C., 1933, p. 21



Détail de la porte d'entrée de la mosquée

© SVAH (Ville de Lille)

Le quartier de Saint-Maurice Pellevoisin accueille de nombreux édifices culturels et notamment, depuis 1972, la mosquée *El Forkane*, dans l'ancienne chapelle des sœurs dominicaines.



Le couvent des Dominicains

Tapi dans la verdure et la sérénité de l'avenue Salomon, se cache un exemple majeur de l'architecture culturelle après la Seconde Guerre mondiale. Le couvent des Dominicains unit la technicité à l'humble esthétique du béton, de la brique et du verre que les architectes Pierre Pinsard et Neil Hutchison ont choisis pour ce lieu de spiritualité et de réflexion.

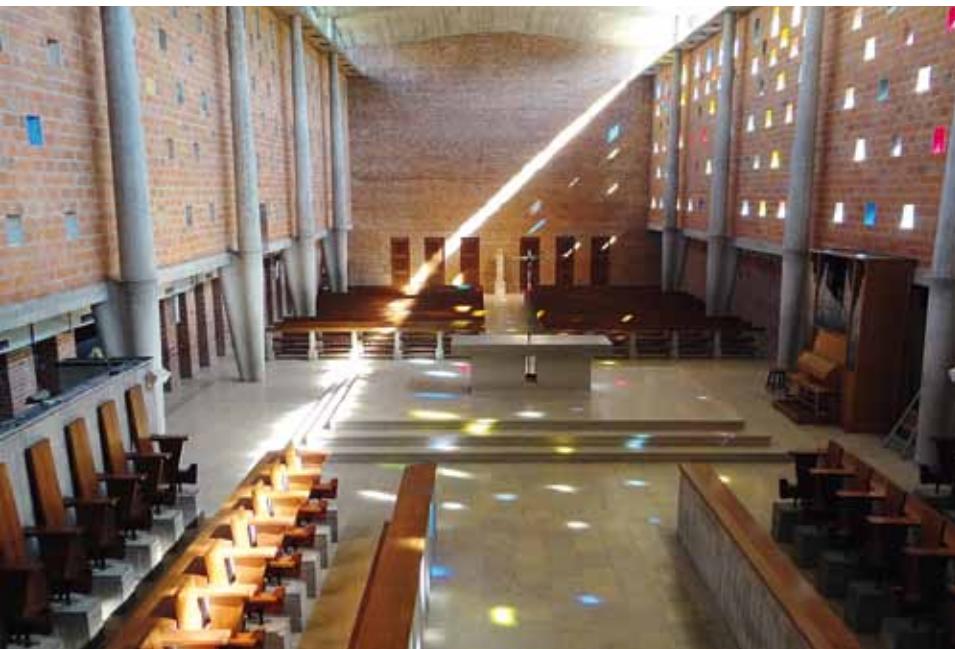
Le couvent, qui ne peut être visité en dehors des Journées du Patrimoine, articule autour d'un cloître ouvert sur trois côtés quatre bâtiments : l'église, le réfectoire, le bâtiment d'habitation des frères et l'hôtellerie.

Dominée par un clocher-campanile, l'église, de forme rectangulaire, a des murs de briques surmontés de voûtes en béton soutenues par deux alignements de dix colonnes. Le plafond incurvé rappelle une tente de bédouin. Des blocs de verre teinté percent les murs en projetant des éclats de lumière multicolore. La lumière anime également la partie haute de la nef, ajourée par un bandeau de vitraux du maître-verrier Gérard Lardeur.

Un autel central sépare l'intérieur de l'église en deux espaces : l'un accueille les bancs des fidèles, l'autre les stalles réservées aux Dominicains.

La tapisserie du *Christ à la colonne*, réalisée sur un carton d'Alfred Manessier (1911-1993), et le tabernacle ovoïde sculpté par Henri Laurens (1885-1954) ne font que souligner la sobriété et la pureté des lieux, encore plus sensibles après l'importante restauration de 2012.

L'architecture de l'église donne le ton aux autres constructions de l'ensemble. Le bâtiment d'habitation des frères, organisé au rez-de-chaussée autour d'un atrium, d'une salle de chapitre et d'une bibliothèque, est doté de trois étages qui distribuent les cellules des frères. Quant à l'hôtellerie en forme de L, elle accueille, au rez-de-chaussée, la porterie (accueil du couvent), la salle des conférences et une salle de travail ; à l'étage, quelques chambres d'hôtellerie.



© Patrick Simoens (ci-dessus)

© Couvent des Dominicains



Le cimetière de l'est



© Thomas Kargès

La ville de Lille est dotée à la fin du XVIII^e siècle de cimetières entourant les six églises que compte alors Lille. Les conditions d'inhumation, souvent déplorables et source de foyers d'infections, préoccupent le Magistrat. Dès 1772, on envisage l'établissement d'un ou de deux cimetières hors de la ville. L'Ordonnance Royale de 1776, interdisant la poursuite des inhumations dans l'enceinte des grandes cités, favorise la translation du cimetière hors de Lille.

Le Magistrat acquiert en 1778 des terres hors les murs non loin de la Porte Saint-Maurice,

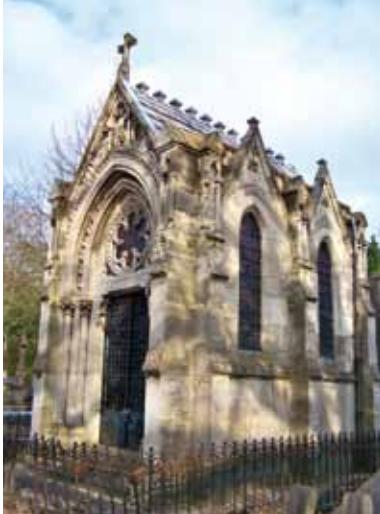
actuelle Porte de Roubaix, et fait construire, cette même année, une muraille et le logement du fossoyeur.

Le cimetière est divisé en quatre parties selon une ordonnance du Magistrat qui stipule par ailleurs qu'aucun monument ne doit être élevé sur les tombes mais éventuellement contre la muraille, moyennant rétribution.

La création, en 1862, du cimetière de Lille-Sud, n'empêchera pas l'agrandissement de celui de l'est par huit fois.

Le cimetière de l'est, actuellement, s'étend sur une superficie de 22 hectares et celui de Lille-Sud sur 33 hectares.





Les personnalités qui y reposent

De la tombe de Roger Salengro à celle de Pierre Mauroy qui fait face à Euralille, du cénotaphe du général Faidherbe à la tombe chargée de symboles du général Négrier, l'histoire individuelle rejoint la Grande Histoire le long des allées du cimetière, notamment l'allée des Fusilliés, commémorant les membres du comité Jacquet, exécutés durant la Première Guerre mondiale.

L'auteur de la chanson *Le P'tit Quinquin*, Alexandre Desrousseaux, y repose également.

Un musée à ciel ouvert

De nombreux artistes ont œuvré, des sculpteurs souvent, mais aussi des architectes, pour des monuments conséquents comme des chapelles. L'une d'elles est inscrite aux Monuments Historiques : il s'agit de la chapelle Gonnet, conçue par l'architecte Leroy, auquel on doit également beaucoup d'églises néo-gothiques.

Parmi les sculpteurs, Albert Darcq, Charles Caby, René Fache, Gustave Crauk, Félix Desruelles, Henri Soubricas, Camille Debert, Adolphe Masselot et Edgar Boutry.



Parmi les architectes, Théophile Hannotin conçoit la chapelle Delebart-Mallet en collaboration avec Edgar Boutry. Albert Baert, célèbre pour l'édification des Bains dunkerquois, des Bains lillois et de la Piscine de Roubaix, dessine la tombe du sénateur Debierre.

Une entrée repensée

En 2009, la Ville de Lille a confié aux architectes Chiani / Chappey l'articulation de l'entrée principale du cimetière rue du Ballon.



© SVAH (Ville de Lille)

Une lisière singulière



L'histoire de Lille et de ses fortifications reste lisible dans le paysage urbain contemporain, de l'ancienne Porte de Roubaix, campée avec ses fortifications au fond du parc Matisse, jusqu'au quartier Saint-Maurice Pellevoisin, qui a conservé quelques maisons en bois. L'espace libre (anciennement zone *non aedificandi*) a d'abord été investi par le périphérique puis, à la fin du XX^e siècle, par le grand projet d'Euralille, porté par l'architecte néerlandais Rem Koolhaas, à partir et autour de la gare TGV Lille Europe. Symbole d'une mutation décisive vers les activités tertiaires, l'opération, en rupture avec la ville ancienne, fait appel à des architectes de renom (Christian de Portzamparc, Jean Nouvel, Claude Vasconi) pour affirmer sa dimension internationale. Si le périphérique sépare le centre ville du quartier Saint-Maurice tout proche, le viaduc Le Corbusier est venu, dans un bel élan, relier les deux territoires.

© SVAH (Ville de Lille)

Dès lors, les petites maisons en bois de la rue du Faubourg-de-Roubaix côtoient les hautes silhouettes des tours qui marquent dorénavant l'horizon du quartier Saint-Maurice Pellevoisin. En 1997, le projet Euralille enjambe la coupure autoroutière : l'urbaniste Xaveer de Geyter dessine l'îlot Saint-Maurice, qui vient tisser un lien entre Euralille et les petites maisons du secteur, mêlant logements, bureaux, espaces publics et verdure.



© SVAH (Ville de Lille)



L'îlot Saint-Maurice
© SPL Euralille



L'îlot Saint-Maurice

L'îlot Saint-Maurice ne se découvre qu'en parcourant à pied ses petits passages, ses places et ses squares. A l'écart des voitures et des bruits de la ville, il tisse un réseau piétonnier protégé où les immeubles aux formes et hauteurs variées s'insèrent comme dans un jeu de cubes. Les rayons du soleil jouent de ces espaces publics où le végétal dialogue avec le minéral. Sur les 136 arbres de l'îlot, 80 datent d'avant Euralille : le projet s'est construit autour d'eux, leur associant des sols de résine, de galets ou de schiste qui surprennent le promeneur.

Un paysage urbain en pleine transformation

De nombreux projets vont venir tisser du lien entre l'hyperactivité du centre d'affaires Euralille et la vie paisible du quartier de Saint-Maurice Pellevoisin. Euralille 3000, l'îlot Pépinière et le réaménagement projeté de la rue du Faubourg-de-Roubaix vont dessiner un nouvel art de ville où densité urbaine, héritage végétal et modes de transports doux se conjuguent.

La tour Euravenir

Conçue par le cabinet d'architectes LAN et inaugurée le 13 décembre 2013, la tour Euravenir, dans sa verticalité, sert de signal visuel à la fois pour Saint-Maurice Pellevoisin et pour Lille, tout en cherchant un rapport juste et respectueux avec son contexte immédiat, le cimetière de l'est.



© Cliché Maïta Linxe

Pour en savoir plus...

AUXENT, Béatrice, *Les réservoirs d'eau de la Métropole Lilloise 1860-1930*, collection Itinéraire du Patrimoine N° 102, 1995

BOUSSEMART, Carole, DREMIERE, Laurent, GERARD, Alain, GUIGNET, Philippe, MONNET, Catherine, *Au fil de l'eau*, édition La Voix du Nord, 2001

CHON, François, *Promenades lilloises*, Lille, 1888, p.258-266

CULOT, Maurice (dir.), GRENIER, Lise, WIESER-BENEDETTI, Hans, *Le siècle de l'éclectisme, Lille 1830-1930*, Paris-Bruxelles, Archives d'Architecture moderne, 1979

CULOT, Maurice (dir.), GRENIER, Lise, WIESER-BENEDETTI, Hans, *Les châteaux de l'industrie*, Tome II, Paris, Editions du Moniteur, 1980

DELRUE (chanoine), *Monographie de St Maurice des Champs*, Lille, 1904

PALAZOVA-LEBLEU, Diana, *Problématiques de l'architecture d'Armand Lemay (1873-1963)*, mémoire de DEA d'histoire de l'art contemporain, sous la direction de François Robichon, Université Lille 3, 2004

PALAZOVA-LEBLEU, Diana, *La place de Louis-Marie et Louis-Stanislas Cordonnier dans les évolutions architecturales et urbanistiques en Europe septentrionale, 1881-1940*, thèse de doctorat d'histoire de l'art sous la direction de François Robichon et de Marie-Josèphe Lussien-Maisonneuve, Université Lille 3, 2009

PIERRARD, Pierre, *Lille et les Lillois*, Paris, Bloud et Gay, 1967

PIERRARD, Pierre, *La vie ouvrière à Lille sous le Second Empire*, Paris, Bloud et Gay, 1965

TRENARD, Louis, HILAIRE, Yves-Marie, *Histoire de Lille, t.4 : Du XIX^e siècle au seuil du XXI^e siècle*, Paris, Perrin, 1999.

VILLE DE LILLE, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE, *laissez-vous conter le Grand Boulevard*, 2009

Vue panoramique
© SPL Euralille

Photographie de la couverture
La rue du Faubourg-de-Roubaix
© SVAH (Ville de Lille)



Direction de publication

Coordination

Chantal Zamolo, Animateur
de l'architecture et du patrimoine
Service Ville d'art et d'histoire de
la Ville de Lille
Direction du Patrimoine Culturel
(Pôle Culture)

Auteurs

Avec le soutien de M. Dominique
Plancke, Président du Conseil
de quartier de Saint-Maurice
Pellevoisin

Les membres de la commission
« Animation, Culture, Patrimoine,
Mémoire » de la Mairie de quartier
de Saint-Maurice Pellevoisin sous
la coordination de François-Xavier
Théry et tout particulièrement

Brigitte Buisine, Ghislaine Coulon,
Marie-Claire Dimey, Patrick
Simoens

Diana Palazova-Lebleu, historienne
de l'architecture, docteur en
histoire de l'art contemporain.

Chantal Zamolo, Valérie Langlet,
Service Ville d'art et d'histoire de
la Ville de Lille

Contributeurs

Bertrand Maes pour les brasseries
à Saint-Maurice

La famille Brabant-Droulers pour
les photographies du château

Daniel Baes, pour l'histoire
du château des Buissonnets

SPL Euralille

Peter Maenhout, spécialiste en art
funéraire, pour le cimetière de l'est

Patrick Verstraete, pour l'église
Saint-Maurice-des-Champs

Remerciements pour leur collaboration bienveillante

Archives départementales du Nord

Archives municipales de Lille

Bibliothèque municipale de Lille

Direction Régionale des Affaires
Culturelles

Mairie de Quartier de
Saint-Maurice Pellevoisin

Musée de l'Hospice Comtesse



laissez-vous conter Lille, Ville d'art et d'histoire...

**... en compagnie d'un
guide-conférencier agréé
par le ministère de la
culture.**

Le guide vous accueille.
Il connaît toutes les facettes
de Lille et vous donne des clefs
de lecture pour comprendre
l'échelle d'une place,
le développement de la ville au
fil de ses quartiers. Le guide est
à votre écoute. N'hésitez pas à
lui poser vos questions.

Le service Ville d'art et d'histoire de la Ville de Lille

Il coordonne et met en œuvre
les initiatives de « Lille Ville
d'art et d'histoire ». Il propose
toute l'année des animations
pour les Lillois,
les visiteurs et les scolaires,
et se tient à votre disposition
pour tout projet.

Lille appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le Ministère de la culture,
Direction générale des
patrimoines, attribue
l'appellation Villes et Pays d'art et
d'histoire aux collectivités locales
qui animent leur patrimoine.

Il garantit la compétence
des guides-conférenciers et
des animateurs de l'architecture
et du patrimoine, ainsi que
la qualité de leurs actions.
Des vestiges antiques à
l'architecture du XX^e siècle,
les Villes et Pays d'art et d'histoire
mettent en scène le patrimoine
dans sa diversité. Aujourd'hui,
un réseau de 179 villes et pays
vous offre son savoir-faire sur
toute la France.

A proximité,

Boulogne-sur-Mer, Cambrai,
Lens/Liévin, Roubaix et
Saint-Omer bénéficient de
l'appellation Ville et Pays d'art
et d'histoire.

L'Office de Tourisme de Lille et des Congrès de Lille

Association sans but lucratif,
l'Office de Tourisme est l'outil
privilegié de la politique de
développement du tourisme
de la Ville de Lille. Il est chargé
par celle-ci de l'accueil,
de l'information des visiteurs et
de la promotion de la ville.
Par ailleurs, partenaire structurant
de la politique municipale
de valorisation du patrimoine,
il commercialise les visites,
menées par les guides-
conférenciers qu'il encadre,
en lien étroit avec la Ville.

Si vous êtes en groupe

Lille vous propose des visites
toute l'année sur réservation.
Renseignements à l'Office
de Tourisme et des Congrès.

Renseignements Réservations

Office de Tourisme
Palais Rihour
Place Rihour
59002 Lille cedex
0891 56 2004
(0,225 € TTC / mn)
www.lilletourism.com

Renseignements

Service Ville d'art et
d'histoire de la Ville de
Lille
Hôtel de ville B.P. 667
59033 Lille cedex
03 28 55 30 13
vah@mairie-lille.fr
www.lille.fr

Mise en forme graphique :
Ateliers 59
Impression : Impression Directe
(Roubaix)
Tirage : 6 000 exemplaires
Février 2014
Imprimé sur papier recyclé
Ne pas jeter sur la voie publique

